

L'ŒIL AUX AFFAIRES



—Enfin, papa, pourquoi veux-tu que j'épouse un homme ayant les mêmes idées politiques que toi ? C'est de la tyrannie.
—Non, mon enfant, c'est de l'économie, tout simplement. Ton mari me repassera son journal quand il l'aura lu,

LE DÉSERT

(SOUVENIR D'ALGÉRIE)

*Je rêve, le front lourd et les yeux las, devant
Les ondulations de ces dunes stériles,
Mer fauve, mer ardente aux vagues immobiles,
Sur qui tombe le poids d'un soleil étouffant ;*

*Et je me sens si loin de tout être vivant,
Et du bruit fraternel des hommes et des villes,
Si loin des ruisseaux clairs, des champs, des fleurs fragiles,
Et des feuillages frais où murmure le vent,*

*Que je me crois perdu dans une autre planète
Où, sans que rien se meuve et sans que rien végète,
Seul flambe tristement le monde minéral ;*

*Et que cet infini de lumière et de sable,
Cette absence de vie à la mienne semblable,
Cette immensité jaune et morte me fait mal.*

JULES LEMAITRE.

LES PASSE-VOLANTS

L'armée française était devenue, vers le milieu du XVII^e siècle, si curieusement commandée, qu'elle appartenait bien plus à ses chefs de tous grades qu'au roi lui-même et à son ministre. Colonels et capitaines trafiquaient à leurs grés des grades inférieurs. On revenait insensiblement au régime

des *Grandes Compagnies*, au désordre que les réformes de Charles VII avaient autrefois supprimé. Tout contrôle était à peu près illusoire. D'autre part, le Trésor négligeait souvent de payer la solde des troupes, et plus souvent encore, lorsqu'il s'exécutait, les officiers trouvaient le moyen de voler à la fois leurs hommes et le roi : leurs hommes, en n'acquittant pas le prêt et en laissant vivre leurs troupes en maraude ; le roi, en n'entretenant que des effectifs incomplets.

Dans ce cas, les jours de revue, ou de *montre*, comme on disait alors, les capitaines comblaient les vides de leurs compagnies au moyen de faux soldats, qu'on habillait pour la circonstance et qui, pour un mince salaire, figuraient dans ces occasions. On désignait ces militaires d'un jour sous le nom de *passé-volants*.

Louvois finit par s'alar-

mer de ce scandale, devenu si commun que les officiers en parlaient comme d'une chose toute naturelle. Un édit, portant la date de 1668, condamne les *passé-volants* à être marqués à la joue d'une petite fleur de lys. Mais cette répression demeura impuissante. "Les officiers, dit Pellisson, se moquaient même entre eux de cette marque, qu'on faisait passer, avec l'aide d'une mouche, pour une blessure louable." Alors, huit ans plus tard, — c'était au camp de Neert-Hosselt, — une ordonnance parut, aux termes de laquelle tout *passé-volant*, découvert et reconnu pour tel, aurait à l'avenir le nez coupé. Le roi, qui était au camp, en personne, eut la fermeté de casser quelques officiers et de faire couper quatre ou cinq nez. L'exemple fut salutaire, mais les abus reprirent bientôt de plus belle. L'institution de l'uniforme leur porta finalement un coup sensible, qu'acheva complètement la radicale mesure par laquelle les compagnies relevèrent directement de l'Etat.

Au XVI^e siècle, le *passé-volant* avait été tout d'abord un terme de marine. C'était le nom qu'on donnait aux canons postiches, faits de bois, qui figuraient à la place d'une bouche à feu. De loin, ces engins inoffensifs semblaient formidables ; ils étaient destinés à intimider l'ennemi. Les bateaux de commerce en usaient beaucoup pour se donner l'apparence d'un navire armé en guerre. Par extension, on donnait le même nom aux batteries factices établies, d'après le même système, dans les travaux de fortifications. Et par assimilation de pensée, on appelle *passé-volant* l'individu qui s'introduit dans une partie de plaisir sans payer sa part de dépense, ou qui entre au théâtre sans payer, quoiqu'il n'en ait ni le droit ni la permission. Il s'agit aussi de celui qui n'est dans une société que passagèrement, et sans y être invité. Le parasite, le pique-assiette est un *passé-volant*.

Somme toute, race peu intéressante que les *passé-volants*, mais destinée à ne disparaître qu'avec le monde où, par un sentiment bien humain, la moitié des gens cherche à gruger l'autre.

OMNES.

UN FINAUD

Henriette.—Dites-moi donc pourquoi vous avez donné ce chien à maman ?

L'amoureux.—Pourquoi ? Le chien ne reviendra pas à moi, premier avantage ; le second est que j'irai voir comment se porte le chien, ce qui me donnera une excellente raison pour aller chez vous tous les soirs.

DIALOGUE NOCTURNE

L'assommeur.—Si vous bougez, vous êtes un homme mort.

Le passant.—Je vous demande pardon. Si je bouge, c'est la preuve que je suis vivant. Vous devriez surveiller vos expressions.

DIPLOMATIE

Le père.—Mon fils, n'attends rien de moi quand je mourrai.

Le fils (prodigue).—Je le sais fort bien. C'est pour cela que j'essaie de tirer de vous pendant que vous vivez tout ce que je pourrai.

ATROCITÉS DU REPORTAGE

On nous apprend que dans la nuit de mardi dernier des atrocités ont été commises dans une famille, pourtant très honnête, de notre ville :

On a *pendu*... la crémaillère ; On a *violé*... la loi sur l'ivresse ; On a *étouffé*... des petits verres ; On a *noyé*... les chagrins ; On a *tué*... le temps et à trois heures du matin on a *brûlé*... la chaussée pour rentrer chez soi.

La police nous informe qu'elle *n'informe* pas.

ENTRE AMIES

Estelle.—La tireuse de cartes m'a dit que je me marierais avant la fin de l'année...

Emma.—A-t-elle dit quelle année ?

FAITS DIVERS

On dit qu'une jeune fille aveugle, du village de Lépinette, s'est mariée et a recouvré la vue. Nous le croyons facilement : rien comme le mariage pour ouvrir les yeux.

ENTRE MAQUIGNONS

Flippe.—Comment peux-tu dire que j'ai eu le beau côté dans cet échange puisque tu n'as pu vu mon nouveau cheval ?

Flappe.—Non, mais j'ai vu l'ancien.

ENTRE VOISINES

Mme Toufhy.—Y prétendent qu'a bat horriblement son mari.

Mme Durotte.—C'est de la blague. Y peut toujours aller travailler une journée ou deux après.

PROJET D'AVENIR



Annonce. "Monsieur, 32 ans, élégant, riche, bel avenir, épouserait femme du monde, jolie, élégante, avec énorme dot, écrire au bureau du journal."
La vieille.—Tiens, mais voilà mon affaire !

LA VIEILLE COQUETTE



—Je ne sais pas ce qu'a ce miroir... Je ne ressemble pas du tout à mon portrait d'il y a vingt ans.